

Ici, il fait trop froid.
Là-bas, il fait trop chaud.

Texte de Mélanie Mariyanayagam
Illustrations de Monique Mariyanayagam

Éditions ThoT
Récit

Née à Quimper d'un père sri lankais et d'une mère bretonne, Mélanie Mariyanayagam a suivi des études de sciences politiques à Grenoble. Elle travaille dans le champ de l'éducation populaire et de l'animation socioculturelle. En parallèle, elle est engagée dans la lutte contre les discriminations. Elle est aujourd'hui installée à Nantes.

Avril 2006

L'empathie maladive

Quartier de La Chapelle, Paris. Je viens d'avoir seize ans. Je suis dans un boui-boui sri lankais avec mes parents. Ce quartier du 10^e arrondissement, que les Sri Lankais, de leur accent, appellent la « Tchapelle », est un extrait de voyage, une reproduction du pays.

Tout ce qui se commerce au Sri Lanka s'échange aussi dans ces quelques rues, que les Sri Lankais animent, mais n'habitent pas. Dans ma famille, ce pèlerinage annuel s'est instauré lorsque mon père a ouvert son restaurant en Bretagne. Depuis, il vient acheter « à la source » une fois par an, les produits traditionnels dont il a besoin pour ses mélanges



La rue Louis-Blanc est connue de tous les Sri Lankais comme l'adresse de référence lorsqu'on arrive en France !

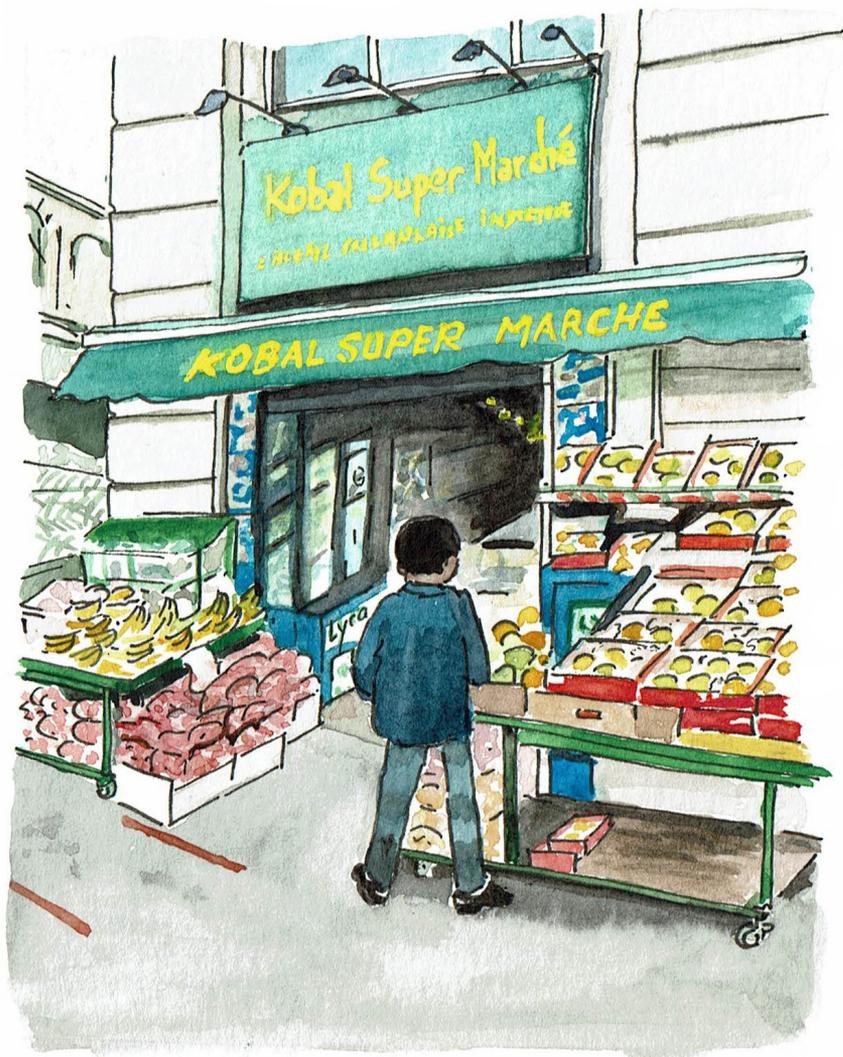
culinaires. Après quelques années d'usine, il a entrepris de se lancer à son tour dans la confection de plats inspirés de son pays d'origine.

Il fait ses tractations puis nous mangeons sur le pouce un petit encas local. Pendant que nous attendons notre *pâal tea* (thé au lait, très sucré) et nos *vadaï* (gallettes salées à la farine de pois chiches), un sentiment dérangeant s'installe en moi. Le serveur arrive. Je lui souris de manière disproportionnée, mielleuse. Je concentre toute mon attention à lui faciliter la tâche. Je valorise ses moindres faits et gestes. Je le sens vulnérable. Je me sens vulnérable. Une empathie malade me submerge. Je reconnais cette mélancolie sournoise qui m'envahit dès lors que je rencontre des Sri Lankais. Mais d'où vient-elle ?

Avril 2016

Une cicatrice encore sensible

Dix ans après le constat qui, adolescente, m'avait fortement bouleversée, je réalise que quelques éléments de réponse me sont parvenus. L'exil habite nos imaginaires et nos représentations depuis des siècles. Il est romancé, admiré, dénigré. Pourtant, dans mon cocon familial, il n'a jamais été raconté. Ce vide a ouvert une trappe dans laquelle les clichés se sont engouffrés. La migration serait un déchirement proche d'une



Tout le long de la rue Louis-Blanc et le long des
rues adjacentes, les épiceries se succèdent et étalent
mangues, oignons, légumes. Passée la porte, les odeurs
mêlées d'épices et d'encens sont saisissantes.

disparition de l'âme, ou bien, à l'inverse, une ouverture inespérée sur le monde ! Dans chacun de nos esprits habite une armée d'images d'âmes vagabondes aux baluchons de peine, de bateaux chancelants et de grandes traversées, des masses de regards vides et de visages creusés, de bras téméraires ou de sourires échoués. Dans mon esprit, la migration serait soit de la joie soit de la tristesse, deux émotions contraires, orchestrées de manière à ce qu'elles ne se rencontrent jamais. Pourtant, je n'ai pas l'impression qu'il y ait un responsable au silence qui me perturbe depuis toutes ces années. Je l'ai toujours respecté, comme une cicatrice encore sensible qu'on ne vient pas toucher. Comme un objet en verre qui, saisi trop fort, aurait volé en éclats. J'entretiens moi-même cette distance, préférant nous protéger d'émotions fragiles que nous ne parviendrions pas à apprivoiser. Mais qu'en serait-il si j'essayais ?

Février 2017

« Ça me choque que tu dises cela ! »

Cela va bientôt faire cinq ans que je suis installée à Grenoble et je n'ai pas encore assimilé le nom des trois massifs alpins qui entourent cette ville et lui donnent une immensité sans pareille. Je les regarde depuis mon petit appartement et tente d'en percevoir les détails et caractéristiques sans que

mon cerveau soit décidé à les mémoriser. Mon esprit semble encore encombré du crachin brumeux qui m'a accompagnée durant mon séjour familial à Quimper. Mon père a rencontré ma mère, bretonne, peu de temps après son arrivée en France et a adopté sa ville natale.

Mais, une éclaircie me reste en tête : « Ça me choque que tu dises cela ! » Ces mots sont tombés comme un couperet mettant fin, une bonne fois pour toutes, au regard un brin victimaire que je portais sur la situation. Comme je venais de lire les mots de Sami Tchak qui peignent l'exil comme « une mort symbolique »¹, j'ai profité de cette visite familiale pour éprouver mon imaginaire : « Tu en penses quoi, toi, papa, de cette idée ? Est-ce que c'est ce que tu as ressenti quand tu es parti ? » Il m'a regardé d'un air interrogatif frôlant la méfiance, puis il m'a répondu : « C'est quoi cette question ? Je suis parti pour vivre, pas pour mourir ! Ça me choque que tu dises cela ! »

Cet échange a eu raison des vives croyances dont j'étais otage depuis toutes ces années. L'exil, loin d'être une mort symbolique, serait à l'exact opposé, un instinct de vie. La cavale nocturne d'un otage atrophié. Le saut dans le vide depuis une chambre qui part en fumée. Pourtant, de sa confiance le même jour, les trente années qui le séparent du jour où il a quitté son pays n'ont ni muselé

L'exil, loin d'être une mort symbolique, serait à l'exact opposé, un instinct de vie...

les cauchemars de guerre ni étouffé son subconscient. Et chaque nuit, il se revoit là-bas. Il a suffi d'une question pour dévoiler une ambivalence sans pareille. Il est donc possible qu'en provoquant davantage cette confrontation, je puisse me risquer à percevoir d'un peu plus près ce qu'a été cet exil pour lui. Et me défaire d'un prisme réducteur dans lequel je me suis enfermée.

Première partie
Ceux qui partent

« En exil, on n'est plus qu'un fantôme, l'ombre de quelqu'un qui ne peut plus atteindre sa propre réalité. [...]. C'est d'abord quitter un univers mental. Une position en interaction très précise au sein d'une société où notre arbre généalogique est connu, où l'on est identifié à une famille, une lignée, un quartier, un village, une tribu. Où l'on se sent maillon d'une longue chaîne solide et historique. Et voici que nous brisons la chaîne ! »

Reinaldo Arenas

Cette partie est consacrée aux Sri Lankais qui ont connu l'exil et qui en ont le souvenir. Je les ai rencontrés entre 2017 et 2018. Ils ont en commun la guerre, qui les a poussés à partir. En revanche, ils ont immigré en France à des périodes et des âges différents. Dans un premier temps, j'ai voulu comprendre ce qu'ils avaient vécu en arrivant, me rapprocher de leurs sensations, capter des souvenirs précis, des odeurs, le détail de leurs émotions. Puis j'ai abordé avec eux les questions de l'identité et de la transmission.

p. 19	Encart docu n° 1 : fiche d'identité du Sri Lanka ////////////////////////////////////
p. 25	Latha ////////
p. 31	Ramesh ////////////////////////////////////
p. 34	Nirmala ////////
p. 39	Encart docu n° 2 : la guerre civile ////////////////////////////////////
p. 47	Robin ////////
p. 51	Deelan ////////
p. 56	Mon père ////////////////////////////////////

Encart docu n° 1 : fiche d'identité du Sri Lanka

Le Sri Lanka, ou République socialiste démocratique du Sri Lanka est un État insulaire de 65 610 kilomètres carrés du sous-continent indien, situé au sud-est de l'Inde. Sa population est d'environ 22 millions d'habitants. À titre de comparaison, la France fait 543 940 kilomètres carrés pour 67 millions d'habitants.

Le Sri Lanka, autrefois appelé Ceylan, est indépendant depuis le 4 février 1948. Le pays possède une diversité religieuse, culturelle et linguistique marquée.